

territoire qui a formé depuis le diocèse de Saint-Albert, nous fûmes touchés des remerciements que nous adressaient les sauvages, pour leur avoir appris la Bonne Prière. (C'est ainsi qu'ils appelaient notre sainte Religion). Je ne puis m'empêcher de vous traduire, le plus brièvement possible, les paroles que m'adressa un de ces pauvres Indiens, qui me semblait un des plus indifférents :

« Tout le monde ici, me dit-il, reconnaît que tu nous as rendu un grand service en nous faisant connaître la Bonne Prière. » Je doute que tous puissent l'apprécier comme je fais. A l'âge de sept ou huit ans, je tombai bien malade ; ma mère et mes sœurs me traînaient à tour de rôle, d'un campement à l'autre, sur la glace du grand lac des Esclaves. Voilà bien que pendant un arrêt, j'entends ma mère dire à mes sœurs : « A quoi bon nous fatiguer à traîner cet enfant si longtemps, il ne mange plus, il ne vivra pas. Rendons-nous à l'île là-bas, nous y ferons du feu et nous le laisserons là. Je pleurerai et fis toutes les prières et promesses possibles pour qu'on ne m'abandonnât pas ; mais tout fut inutile. Arrivés à l'île, on m'y déposa près d'un bon feu, et on mit aussi à côté de moi quelques provisions. On allait me quitter, lorsque ma mère me vit essayer de manger un morceau de viande sèche. « Mais, dit-elle, il mange ! Essayons encore, jusqu'à ce soir. » Voilà ce qui fait que je vis encore, conclut-il. Aujourd'hui nous ne craignons plus ni la maladie, ni la vieillesse, sachant que le Bon Dieu punit, dans l'autre vie, ceux qui abandonnent leurs enfants malades, ou infirmes, ainsi que les enfants qui abandonnent leurs vieux parents. Cette cruauté a disparu parmi nous. »

On oublie-trop, N. T. C. F., de quels maux la connaissance de Dieu et de sa très sainte Loi, nous a préservés. Au lieu d'être si fiers de notre civilisation, il serait bon